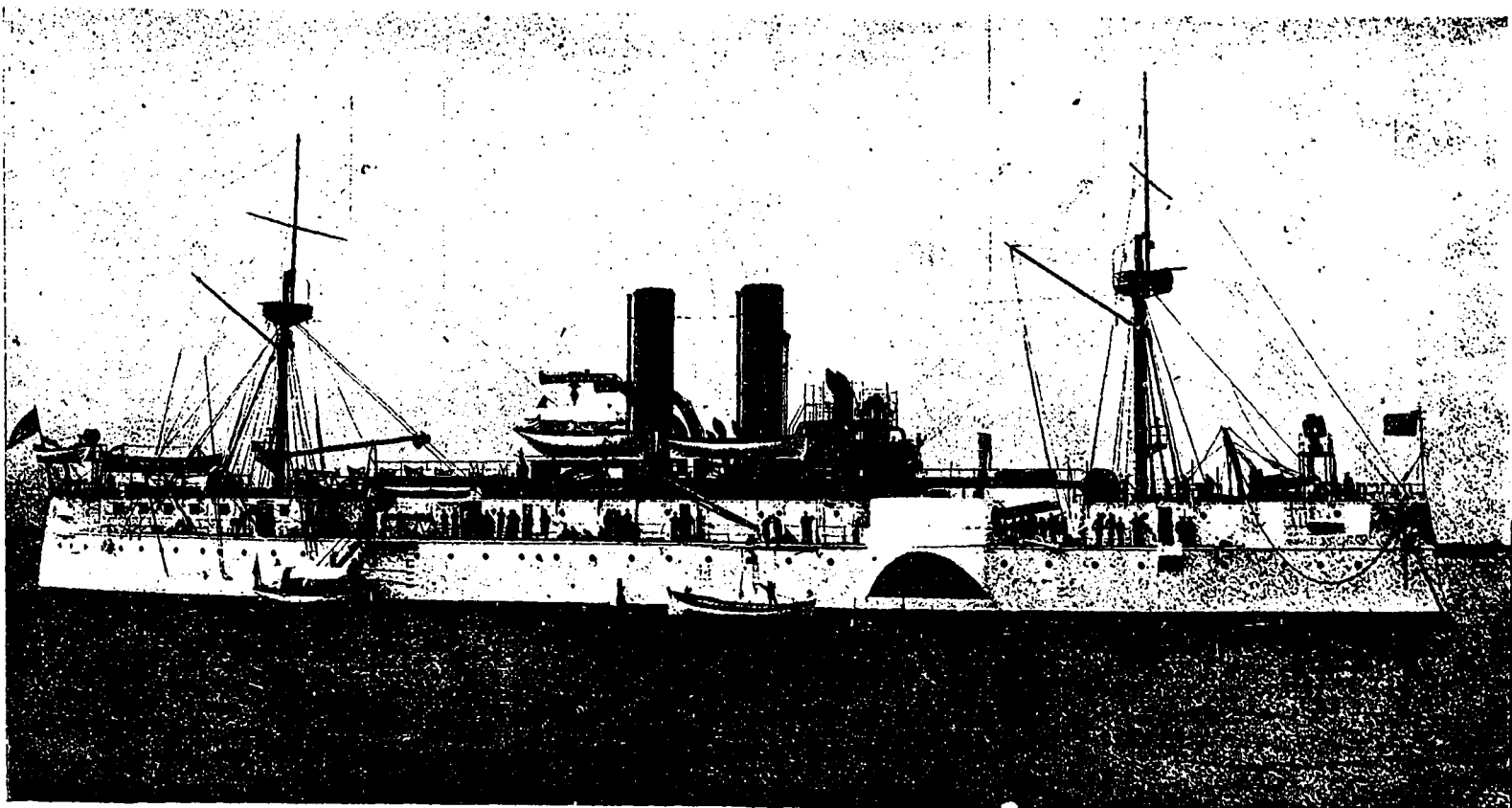




ASPECT EXTÉRIEUR DU "MAINE".

leader de la chambre, politicien taré, piteusement tombé des sommets où il siégea pendant vingt ans, malgré tout ce qu'ont tenté MM. Emile Zola, Mathieu Dreyfus et G. Clémenceau, ce néfaste trio ; la calomnie et l'appel à la haine des citoyens versés à pleine main par le syndicat juif ; le bon sens public a prévalu et le malencontreux porte-parole des sans-patrie ira expier en prison, pendant un an, ses propres fautes et celles dont il s'est laissé charger par les rusés renards restés dans la coulisse.

L'affaire Dreyfus "n'existe pas, avait dit le ministre de la guerre, elle a été définitivement jugée."

Le parlement, à quatre reprises différentes a, par d'écrasantes majorités, donné raison au ministère assailli par les anarchistes et les mécontents de tous les partis.

De tous les points de la France et de ses colonies est venue, sous une forme quelquefois violente, l'approbation de la politique suivie par le gouvernement, et les récents troubles d'Alger, ainsi que les manifestations de la rue lors du procès Zola, sont là pour prouver jusqu'à l'évidence de quel côté se trouvaient les sympathies du public. D'un côté toute la France, ou, du moins, tout ce qui est digne du nom de français ; quelques gredins syndiqués, les sans-patrie et les reptiles anglais, italiens, suisses, allemands, américains de l'autre côté, voilà la situation quant à la révision du procès Dreyfus. Une affaire d'ordre purement intérieur, traitée avec la passion que l'on sait, par des gens que cela ne regarde aucunement et qui feraient infiniment mieux de panser leurs propres verrues.

Il n'y a qu'une seule réponse, le mépris le plus complet de ces criailleries hypocrites d'où quelles viennent, l'expulsion pure et simple, dans les vingt-quatre heures, de tous ces correspondants de feuilles anglaises, italiennes ou allemandes ou la France, son gouvernement, son armée, sont journellement vilipendés. Espérons que la répression complète, absolue de tout ce qui trouble actuellement notre vieille mère-patrie ne se fera pas plus longtemps attendre.

LOUIS PERRON.

ESCARPINADES

Le banquet par lequel les cordonniers de Paris ont coutume de célébrer chaque année la fête de leur bienheureux patron, saint Crépin, n'a eu lieu cette année, que la semaine dernière. Les causes de ce retard, je ne vous les dirai pas, pour plusieurs raisons : la première, c'est que je les ignore ; la seconde, ... tiens, voilà que j'ai oublié la seconde.

Mais pour avoir été différée, cette solennité n'en a pas moins obtenu un vif succès. Enchantés de quitter l'éclappe pour en absorber quelques-unes de bière, les disciples de Saint-Crépin s'abordaient avec d'allègres : "Comment savate-il ?" Les uns s'amusaient à imiter le hennissement du poulain russe ou le mugissement du veau mégis, cependant que d'autres faisaient entendre le grognement célèbre : "Gnaf ! gnaf !" avec une perfection qu'eût enviée feu l'acteur Grassot.

Attention délicate, la salle du repas était ornée uniquement de caoutchoucs ; la plus franche cordialité ne cessa de régner durant ces agapes confraternelles, au cours desquelles on goûta surtout la professionnelle purée de... poix, dont les convives se bourrèrent babouche que veux-tu. Toutefois, comme circulaient les chaussons aux pommes, une légère altercation s'éleva, dont le motif m'a échappé ; au milieu du bruit des mâchoires, on perçut quelques paroles âcres : "Môssieu semelle de ce qui ne le regarde pas. — Lacets-moi donc tranquille ! — Tête à claques, va !" Mais cet échange de civilités fut bientôt interrompu par des "Chut !" énergiques.

Debout, le président du banquet, grand vieillard au menton de galoche, porta un toast que — entre nous — j'ai distraitement écouté. J'ai cru comprendre que ce Nestor de la cordonnerie insistait sur une idée dont il était particulièrement chaussé ; car, à plusieurs reprises, il cria à perdre haleine : "Guerre aux tirants !" Ces mots avaient-ils une signification politique ou intervenaient-ils à propos de bottes ? Mystère ! Aussi bien, le texte de ce speech sera publié (toast ou tard) dans le *Brodequin*, moniteur officiel de la Ripatonnerie française.

Après quoi, sur la proposition d'un jeune bouif (j'invite les personnes qui ignorent le sens de ce vocable à le chercher dans le dictionnaire de l'Académie française quand nos Immortels en seront arrivés à la lettre B) sur la proposition, dis-je, d'un jeune bouif épris de littérature, mais qui ne laissait pas d'introduire quelques cuirs dans son discours, — ne forcez point votre talon, disait le bonhomme, — l'assemblée émit le vœu qu'un monument fût élevé à Frédéric Soulié. Puis, chacun s'en fut à la Comédie Française applaudir les *Fourberies d'Escarpin*.

Cette petite fête était vraiment charmante.

WILLY.

SUR LE CHEMIN DE LA FORTUNE

Premier mineur (à une station de chemin de fer). — Est-ce que vous venez de loin, monsieur ?

Second mineur. — Non, mais je m'en vais très loin !

Premier mineur. — Ah ! Et sans indiscrétion peut-on vous demander où ?

Second mineur. — Je m'en vais au Klondyke chercher fortune.

Premier mineur. — J'en arrive justement. N'auriez-vous pas vingt-cinq cents à me prêter ?

POURQUOI S'ALARMER



Bidon (qui a des raisons avec son chien). — Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à courir comme ça ! Ont-ils peur de Fido ? Comme si je ne le tenais pas solidement !